Document généré le 29 avr. 2024 09:14

Recherches sociographiques

Nicole NEATBY, *Carabins ou activistes? L'idéalisme et la radicalisation étudiante à l'Université de Montréal au temps de Duplessis*

Jean-Philippe Warren

Volume 42, numéro 1, 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057433ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057433ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Warren, J.-P. (2001). Compte rendu de [Nicole NEATBY, *Carabins ou activistes? L'idéalisme et la radicalisation étudiante à l'Université de Montréal au temps de Duplessis*]. *Recherches sociographiques*, *42*(1), 168–170. https://doi.org/10.7202/057433ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Nicole NEATBY, *Carabins ou activistes ? L'idéalisme et la radicalisation étudiante à l'Université de Montréal au temps de Duplessis*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1997, 264 p.

Ce livre n'entend pas replacer l'activisme militant des étudiants de l'après-guerre dans une perspective globale, au contraire se borne-t-il à récapituler patiemment les prises de position des étudiants de l'Université de Montréal dans les différents lieux où ils purent se faire entendre, au premier chef dans le *Quartier latin*. Il ne faudrait pas reprocher à l'auteure, par conséquent, de peu s'étendre sur le climat de la guerre froide, sur l'*aggiornamento* de la pensée catholique pendant la période préconciliaire, sur les bouleversements de l'infrastructure économique, sur la montée de l'idéologie technicienne à laquelle sont associées rapidement les universités canadiennes, sur le déferlement de la culture de masse, etc. Néanmoins, il est tout de même curieux de constater que nulle part l'auteure ne songe à revenir sur les différences supposées entre l'activisme de la période de la décennie cinquante et celui de la période précédente, alors que la thèse d'une montée de l'activisme étudiant aurait dû se justifier en amont par la mise à jour d'une certaine passivité sociale et politique des étudiants des années trente et quarante, ce qui n'est justement pas le cas pour celui qui a lu la presse étudiante de cette période trouble et mouvementée. À ce sujet, je n'ai pas compris pourquoi l'auteure a écarté de son corpus les articles de l'immédiat après-guerre, le sous-titre, « au temps du duplessisme », portant à confusion.

Le peu de construction typologique échafaudée par l'auteure épouse le canevas ressassé, et maintenant, dirais-je, canonique, d'une époque de la Grande noirceur ayant cédé aux lumières de la Révolution tranquille. Son originalité se borne à revenir sur les années cinquante pour y dénicher les prodromes des événements des années suivantes, de manière à relativiser l'impression, tirée des manuels en vogue il n'y a pas si longtemps dans les classes d'histoire, d'un étouffement complet de la pensée sous « Maurice-Rétrograde-Duplessis » et ses sbires cléricaux. On retrouve ainsi, sous sa plume, une reprise, conduite dans un domaine précis, de cette « histoire des brèches » aujourd'hui assez à l'honneur, grâce à laquelle le Québec se réconcilie avec son histoire à travers la figure des résistants à son passé. Regardez, semblent dire les auteurs de ce genre d'histoire, ce n'était pas si noir au temps du duplessisme (pourquoi pas au temps de Duplessis ?), quelques-uns brandissaient des torches : voyez la lanterne du *Jour* de Harvey, apercevez cette lueur des suffragettes, distinguez dans l'ombre les briquets allumés des étudiants de l'Université de Montréal. Le mitan du siècle se peuple ainsi de héros habillés pour l'occasion des couleurs de la modernité, sortes de Don Quichotte de la pensée, pour reprendre l'expression de Jean-Charles Falardeau – dont nous sommes d'autant plus proches aujourd'hui qu'ils suscitent peut-être en nous une certaine nostalgie, puisque, par contraste avec les revendications actuelles des corporations étudiantes, « l'idéalisme et la radicalisation » de la pensée étudiante durant les années cinquante ont parfois de quoi séduire.

Cette vision de l'histoire québécoise récente ne simplifie pas le travail de l'histoire, il l'aplatit. C'est sans doute la raison pour laquelle la typologie générale

utilisée entre traditionalistes et modernistes (pourquoi d'ailleurs modernistes, et non pas simplement modernes ?), lorsque rapportée à la conscience sociale et religieuse, loin d'éclairer la période en cause, l'embrouille – l'auteure étant la première à avouer les pièges d'une pareille typologie, qu'elle semble délaisser au fur et à mesure que l'ouvrage progresse. En effet, les critères utilisés pour définir les traditionalistes ne sont pas seulement flous, ils sont souvent trompeurs, surtout lorsqu'ils reprennent pesamment les thèmes de l'anti-étatisme et de la réforme spirituelle de l'ordre social sans glisser, par exemple, un mot des avatars de la doctrine corporative durant l'après-guerre. La distinction avancée entre les tenants d'une réforme morale et les étudiants favorables à une réforme sociale tient mal la route : si les premiers insistaient davantage sur la nécessité de christianiser les cœurs pour rénover la société, les seconds insistaient davantage sur l'importance de transformer les structures sociales pour christianiser les personnes, ce qui fait que le classement des uns et des autres est pour le moins malaisé.

Ces réticences exposées, je dois faire justice à la valeur et la qualité proprement historiennes de l'ouvrage. D'abord la facture en est excellente, le français est agréable, les phrases sont élégamment tournées. Ensuite la trame narrative est bien cousue et les différents sujets autour desquels s'organise le militantisme étudiant sont cernés avec pertinence à travers les nombreuses citations recueillies par l'auteure. Il n'y a pas là que des compliments de forme. Ces qualités dénotent la maîtrise évidente du sujet par l'auteure, l'étendue de la recherche et la valeur du travail de dépouillement d'archives, la solidité des faits et des écrits sur lesquels reposent des analyses dont chaque lecteur pourra discuter comme il l'entend les interprétations possibles.

L'essentiel du livre peut se résumer simplement. En dehors des activités de divertissement artistique ou sportif, les étudiants de l'Université de Montréal se sont investis dans trois formes principales d'action sociale. Sur la scène internationale, ils ont tenté de définir les moyens d'assurer la paix mondiale et de concourir ainsi à la concorde des peuples après les fureurs et les violences de la Seconde Guerre mondiale. En favorisant, certes à des degrés divers, la politique de la main tendue avec les communistes, en s'impliquant dans des organismes pancanadiens d'entraide ou en dénonçant la situation précaire des populations africaines et asiatiques, avant tout des populations étudiantes, ils suscitent la mobilisation autour des grands idéaux de fraternité. Dans le domaine religieux, intellectuel et moral, ils dénoncent au Québec le désordre social établi, la corruption des valeurs, l'enfermement de la pensée intellectuelle. Ils citent Gide pour son audace et l'authenticité d'une quête personnelle faite d'inquiétude et de constantes interrogations. Ils appellent à briser les ornières de la société en faisant de la religion une conversion incessante plutôt qu'un bréviaire ritualisé, de la morale un appel plutôt qu'une liste d'interdits, de la vie intellectuelle une aventure dans l'inconnue plutôt qu'une soumission aux autorités consacrées. Sur la scène québécoise, les étudiants posent cependant peu de gestes concrets, et les jeunes se contentent pendant la décennie cinquante d'exprimer leur colère contre un système politique corrompu et une religion désincarnée. Une seule exception au tableau, mais elle est de taille : la réforme universitaire. Dès la constitution de la Commission Massey, souligne l'auteure, les jeunes s'impliquent dans le procès du système d'éducation québécois

et proposent des solutions concrètes, appuyées par des chiffres et des statistiques. Ils n'hésitent pas à lutter pour la démocratisation de l'accès à l'université et en faveur d'un financement plus important des institutions d'enseignement supérieur. Devant l'inertie du gouvernement québécois, ils deviennent progressivement favorables à l'ingérence fédérale ; devant les déficiences de plus en plus évidentes de l'Église, ils glissent lentement vers l'étatisation du domaine de l'éducation. Ils posent ainsi les grandes lignes d'un projet réformiste qui sera leur « principal cheval de bataille » sous le régime unioniste. (Sur ce dernier point de l'activisme étudiant, il ne faudrait pas, comme le fait l'auteur, exagérer l'importance du Rapport Massey sur la prise de conscience de la nécessité de réformer l'éducation au Québec. La mise sur pied d'une Commission Royale d'enquête est déjà un signe que le pays en entier s'était éveillé à ce genre de préoccupations. À l'Université Laval, que je connais mieux, on retrouve au moins une enquête conduite sur la situation économique et l'origine sociale des étudiants dès 1947.) Au fil des pages du livre, on s'amuse à reconnaître quelques noms promis à la célébrité : Hubert Aquin et Pierre Perreault, Robert Bourassa et Jean-Guy Blain, Camille Laurin et Claude Béland... On s'amuse à deviner derrière les balbutiements de ces carabins la promesse des engagements futurs.

En finissant, il serait toujours possible de regretter les explications trop simples, trop floues ou trop sommaires que l'on retrouve dans cet ouvrage. Mais en vérité cela ne ferait pas justice à ses qualités certaines. En vérité, le livre n'explique guère les événements qu'il narre. C'est que cela n'est pas son but. En revanche, il raconte beaucoup, et ce qu'il raconte, il le raconte bien. *Carabins ou activistes ?* est un ouvrage stimulant. Ceux qui aiment à réfléchir sur cette période de notre histoire récente seront heureux d'y trouver, sobrement exposés, des matériaux neufs pour en dégager la portée et le sens.

Jean-Philippe WARREN

Peter GOSSAGE, *Families in Transition. Industry and Population in Nineteenth-Century Saint-Hyacinthe*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1999, 279 p.

Un second ouvrage sur Saint-Hyacinthe en deux ans. Après *Saint-Hyacinthe, 1748-1998*, livre plein d'informations sur les événements, les personnages et les cadres sociaux publié par la Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe en 1998, voici une étude en plongée au cœur des dynamismes qui ont contribué à transformer la ville au XIXe siècle. Peter Gossage s'interroge sur les relations entre l'avènement du capitalisme industriel qui y transforme l'univers du travail et les modes de vie de la population. Plus précisément il se demande si la présence de manufactures et la possibilité pour les hommes, les femmes et les enfants de travailler contre un salaire a pu affecter les décisions des jeunes femmes et jeunes hommes à l'égard de la famille et du ménage : se marier ou non, quand, avec qui ;